Sinner de Ballaigues à Cerlier, soit Erlach, par Henri Perrochon[1]

Deux volumes en ont paru[2]. Un troisième demeure manuscrit ; Félix Bovet en a publié des fragments dans la *Revue Suisse.* Pour expliquer la non-édition de cette troisième partie, les historiens ont avancé des hypothèses diverses. Sinner, a-t-on dit, traitait de Berne dans ces pages à paraître. Il parlait très respectueusement de la République, ne se permettait que des critiques anodines, mais LL.EE. ne voulaient pas qu'on parlât d'elles, même en bien. Le Sénat demanda à Sinner d'abandonner son projet : drame au dénouement cornélien : le bailli l'emporta sur l'écrivain. D'autres ont répété à ce propos une anecdote romancée : l'abbé Raymal aurait rencontré dans l'auberge d'Anet le bailli incognito, et se serait moqué du style de son ouvrage : « Ce n'est pas mal pour un Bernois… ». Et le pauvre auteur aurait enfoui son manuscrit au fond d'une armoire… La raison de cette publication partielle est plus simple : la maladie nerveuse dont, dès cette époque, Sinner souffre et qui assombrit ses dernières années.

Pour l'élaboration de son livre, Cerlier offrait à Sinner mieux que des loisirs, la facilité à partir par toute ou par eau en randonnées fructueuses ; il lui présentait un belvédère d'où la vue s'étend sur une nature riche en contrastes propres à rendre sensibles les différences d'atmosphère. Cerlier, Berne en miniature avec ses arcades et ses maisons patriciennes, mais aussi fenêtres à meneaux, portes surmontées d'accolades, larges entrées de cave. Cité aux deux noms : Cerlier et Erlach, qui fut terre de Neuchâtel et possession savoyarde avant de devenir bernoise, en une zone méridionale où croit le châtaignier et où mûrit la vigne. C'est le lac et l'île où Jean-Jacques goûta de champêtres visions : « Je voudrais que cet instant durât toujours. » C'est Lafond et Koenig et Freudenberg : jeunes filles aux corsages de velours et aux tabliers de moire, dansant les dimanches de vendanges au bras de leurs galants à veste rouge et à chemise blanche, au son de la clarinette et de l'accordéon. Et pas loin de la résidence baillivale, l'horizon immense du Jolimont : lac de Bienne, Nidau et ses canaux à l'aspect hollandais – le mot est de Sinner, - marais que l'on commençait à peine à drainer, saules et roseaux d'où émerge le clocher de Saint-Jean. Les barques à voiles voguent sur la rivière. Les toits d'Anet brillent sur leur coteau. Derrière le Vully, c'est le pays vaudois ; au couchant, le lac de Neuchâtel et le Jura, ses taillis et sa pierre jaune ; ailleurs, les alpes et, avant, la plaine bernoise qui dès le printemps se coupe en couleurs tranchées comme une toile d'Amiet, et où les fermes étendent leurs larges auvents sur les galeries parées d'œillets rouges. Contrastes naturels qui en accompagnent d'autres : frontières des langues, et si, sur la plupart des pays proches, s'étend la paix bernoise, tout près, au pont de Thièle, le péage est pour le roi de Prusse.

---

[1] Henri Perrochon, Evasion dans le passé romand, Payot, Lausanne, 1941, pp. 170 à 172.
[2] Voyage historique et littéraire dans la Suisse occidentale, 1781.

Un tel site, riche en suggestions et en symboles, aida Sinner à comprendre cette Suisse occidentale, dont il cherchait à pénétrer l'esprit et à dresser le panorama.

C'est selon toute évidence au château que résidait le bailli Sinner.